

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.80
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 25 Mars 1894.

MALAISE

De haut en bas, de bas en haut, l'échelle sociale est secouée par un malaise que chacun ressent, dans des proportions plus ou moins fortes peut-être, mais auquel nul n'échappe.

Ce malaise, dont on ne trouve d'équivalents à aucune époque de l'histoire, va sans cesse grandissant et a gagné toutes les classes, rendant la vie chaque fois moins précieuse et moins respectée. Nul ne se sent heureux de l'état présent et aspire, avec plus ou moins de netteté, vers un avenir qui n'ait avec le présent que le moins de ressemblance possible.

Chaque jour, la science fournit à l'humanité un facteur nouveau qui accroît ses richesses, et pourtant cette humanité est plus inquiète, plus mécontente, plus tourmentée qu'elle ne l'a jamais été.

On chercherait vainement, chez le riche, le sentiment paisible et la joie de la possession, pas plus que l'on ne trouverait, chez le pauvre, la résignation à sa misère.

Le riche est hanté par la crainte d'un danger prochain, il aperçoit, dans les hommes et les événements, une menace pour sa fortune, de la légitimité de laquelle il n'est pas sûr, et qui peut, d'un instant à l'autre, lui être réclamée.

Le pauvre, mettant en regard son travail, ses souffrances et ce qui lui échoit dans la répartition des biens sociaux, se trouve lésé. Il se demande au nom de quelle loi il doit rester pauvre et banni du banquet de la vie; sa nouvelle conception du monde fait naître en lui l'idée qu'aussi bien que les riches, plus qu'eux-mêmes, il a droit à tous les biens.

Donc, le riche craint, les pauvres espèrent, et nul ne croit à la durée d'un pareil état de choses.

Toutes les manifestations de l'esprit humain sont d'accord sur ce point que cette situation est intolérable. La littérature, l'art, la philosophie, peussent ensemble un cri de douleur qui est la condamnation de l'état de choses existant.

L'état d'esprit dans lequel se trouvent les peuples aujourd'hui a plus d'un point de contact avec la situation morale du peuple français aux approches de la Révolution de 89, qui sentait assez la misère de son état pour vouloir en sortir à n'importe quel prix; seulement, les aspirations modernes se sont singulièrement élargies et précisées. Le mouvement d'aujourd'hui ne vise pas telle ou telle partie de l'organisation, il condamne hautement tout le système; nous ne sommes plus en présence de rêves en quête de consolations, mais devant le plus formidable mouvement que l'histoire de l'humanité ait encore enregistré.

Ce mouvement, à la fois matériel, moral et intellectuel, met en question la forme existante toute entière. Il cherche à créer une société sur des bases nouvelles et sur un plan nouveau. Il possède la ferme volonté de créer pour le corps et pour l'esprit des conditions d'existence meilleures.

Pour résister à la tourmente, les représentants du passé, les défenseurs des privilèges ne trouvent, pour tout moyen, que la répression quand même. Voulant détourner l'impétueux courant qui menace de tout emporter, ils essayent des dérivatifs. Ils cherchent, par tous les moyens, à dévoyer les esprits du formidable problème en chauffant et rechauffant le foyer presque éteint du patriotisme abject. C'est en vain, la corde qui faisait vibrer Jean Chauvin est cassée pour toujours. Les insensés qui veulent arrêter la marche

de l'esprit humain, peuvent jeter les milliards sur les millions dans le gouffre du militarisme, ils ne réussiront pas à constituer l'armée capable d'arrêter les peuples lancés au pas de course vers la terre promise. La poussée qui s'opère ne se produit pas seulement sur quelques points faibles, elle agit sur toute la surface de la société avec une égale force; elle fera éclater le cadre entier de l'organisation sociale actuelle.

Il serait à désirer que les classes dites supérieures comprennent toute l'étendue, toute la profondeur du mouvement qui s'opère afin que, au lieu d'accumuler les obstacles sur sa route, organisant ainsi une résistance aussi insensée que criminelle, elles s'attachent à enlever à la Révolution qui approche tout caractère violent.

Les privilèges dont jouit la Bourgeoisie, au grand détriment des masses, ne sont pas plus légitimes que ne l'étaient ceux de la noblesse et du clergé; il faut, si elle veut éviter le choc, qu'elle en fasse abandon sur l'autel de la Justice Sociale où, en somme, elle trouvera en sécurité ce qu'elle aura perdu en quantité.

Lettre de Paris

Depuis l'exécution de Vaillant l'horizon, loin de s'éclaircir, s'est assombri davantage; tout le monde a été surpris et mécontent à la fois.

« On peut dire que l'étonnement du public a été grand, dit la *Petite République*, car nul ne croyait qu'on aurait procédé à l'exécution de Vaillant un jour qui, pour beaucoup, est un jour de fête. Puis, comme nous le disions, on était arrivé à penser que, devant la quasi unanimité de l'opinion publique, M. Carnot aurait usé du droit que lui confère la Constitution. »

On s'attendait, en effet, à une commutation de peine; en voici la preuve, prise au hasard, dans quelques journaux bourgeois que l'on ne pourra accuser d'avoir des sympathies pour les anarchistes. Le gâcheur Magnard, du *Figaro*, écrit :

« Il s'était produit un certain mouvement d'opinion pour obtenir sa grâce, mais il convient d'ajouter que ce mouvement, limité aux milieux politico-littéraires, n'avait pas pénétré dans ces couches bourgeoises qui, en réalité, font l'opinion, non sans caprice et sans cruauté parfois. »

On sent que le vieux Magnard ne dit les choses qu'à demi et avec regret, ce qui ne peut surprendre personne.

M. Labori, le défenseur de Vaillant, a dit lui-même : « D'abord, j'avais complètement perdu tout espoir et presque que interrompu mes démarches ; mais, en présence d'un courant sensible qu'il était facile de constater dans l'opinion publique, je m'étais remis en campagne... »

La *Libre Parole* s'exprime ainsi, parlant des gens qui font la fête, du monde chic qui, la nuit du dimanche gras, veille de l'exécution, gambadait sur les boulevards :

« Il y avait de la joie dans l'air, une joie de mascarade, un peu factice, comparable au rire qu'excite le chatouillis des plumes de paon ; rien de sain, de spontané. On eût dit que le Paris sceptique présentait la tragédie légale qui allait se dérouler et que, faisant l'esprit fort, il s'efforçait de s'égarer. Il chantait, comme font les peureux, quand ils traversent un bois, la nuit... »

« Tout à coup, les bruits joyeux s'étaient tus... »

La *Justice*, parlant de l'impression produite sur le parcours du fourgon emmenant le corps de Vaillant, dit, dans un passage : « Boulevard de l'Hôpital, place d'Italie, avenue de Choisy, la foule est plus compacte; nous sommes, là, en plein quartier ouvrier, et les têtes se découvrent. »

« Vaillant est mort, mais la guillotine n'est point une solution », a dit un rédacteur du *Temps*, ce qui est vrai ; ça a été moins qu'une solution, cela a donné un nouvel essor à la propagande anarchiste, essor qu'auraient vainement essayé de rendre aussi grand les journaux du parti. Les adhérents augmentent en raison directe de l'opiniâtreté des persécutions ; tant que les poursuites se bornent à viser les conférences organisées par les compagnons ou des articles plus ou moins violents, la propagande avançait tout doucement ; depuis qu'on a organisé ici une véritable chasse à l'homme, les anarchistes acquièrent de nouvelles forces tous les jours ; il se dessine nettement, parmi la jeunesse studieuse, un courant d'opinion en faveur des idées nouvelles, et dans la classe ouvrière, qui, après l'attentat de Vaillant, avait semblé le répudier, s'est opéré un revirement dont les premières manifestations se sont même fait sentir avant son exécution, ce qui ne laisse aucun doute sur ses sentiments intimes envers l'homme et son acte.

Grave vient d'être condamné à deux ans pour son livre « La Société Mourante » ; c'est une nouvelle faute de la part du gouvernement ; ce livre avait paru, comme vous le savez, au commencement de l'année dernière à Paris et se vendait dans toutes les librairies ; c'est maintenant qu'on lui fait un procès ; c'est une partialité tellement grande que tout le monde en a été indigné. Grave, qui vient d'être condamné, de caractère doux et sympathique, était estimé non pas seulement par ses camarades de lutte, mais aussi par tout le monde littéraire et scientifique, car il avait de nombreuses relations.

Mais le gouvernement en fera bien d'autres ; il a peur, il est affolé.

D'autre part, la misère est loin de diminuer ; l'hiver a été rigoureux. L'homme qui a mangé devient meilleur, a dit le spirituel Daudet, mais il n'a pas dit ce que devient l'homme qui a le ventre vide ; c'est le cas d'un grand nombre en Europe ; beaucoup sont morts de faim, et les gouvernements, loin de s'occuper à remédier à un si terrible état de choses, passent leur temps à créer de nouveaux impôts. Enfin, sans être pessimistes, il faut bien admettre que l'avenir n'est pas rose et qu'il nous réserve des événements dont il est très difficile de prévoir les résultats.

P. A.

LA PERSECUTION

Il n'est patience qu'on ne lasse. Celle de nos gouvernants était à bout. Aussi ont-ils fini par se persuader qu'il était temps d'agir, et se sont-ils exprimés de recourir à ces moyens extrêmes qu'ont toujours à leur disposition ceux que l'ignorance et la stupidité des hommes font détenteurs des libertés publiques et dont ils n'hésitent jamais à faire usage toutes les fois qu'ils sentent le sol trembler sous leurs pieds.

Où s'arrêteront les persécutions qui viennent de commencer ? Nous n'en savons rien. La terreur règne actuellement souveraine dans le camp de nos adversaires : les attentats odieux contre la liberté individuelle dont la France est aujourd'hui le théâtre le prouvent assez. Or, rien ne justifie ces abus du pouvoir. Les explosions de dynamite qui viennent d'avoir lieu à Paris et ailleurs sont le fait d'individus qui ont agi de *motu proprio* et sous leur responsabilité personnelle. Nous n'avons pas ici à nous prononcer sur la valeur de ces actes de révolte purement individuels. Ce jugement a, d'ailleurs, déjà été rendu par un criminaliste distingué, M. Hamon, qui, bien que n'étant pas anarchiste, n'hésite pourtant pas à affirmer que la société seule en est responsable, puisque c'est elle qui pousse les malheureux au désespoir.

Nous le répétons, nous n'avons rien à dire là-dessus. Le propre de l'anarchie est que chacun y conserve sa liberté de penser et d'agir comme il l'entend et sous sa propre responsabilité. Mais, tout cela, vous le savez fort bien, MM. les bourgeois ; néanmoins, il vous

convient de l'ignorer, n'est-ce pas ? Au fond, vous êtes enchantés des dernières explosions, et vous seriez même tentés de les provoquer vous-mêmes si les mesures arbitraires de votre gouvernement les devaient enrayner à jamais. Car ce qui vous effraie, c'est l'idéal que nous poursuivons et dont vous êtes à même de constater les gigantesques et incessants progrès. Les bombes sont un prétexte pour persécuter une idée ; cette idée fut-elle caressée par le plus humain et le plus inoffensif des hommes. Remarquez que votre mauvaise foi ne nous étonne nullement. Nous savons que vous êtes parfaitement à cheval sur le code tant que vos intérêts et vos privilèges ne sont pas en jeu, mais nous savons aussi que cette condition venant à manquer, vous savez à merveille passer par dessus tous les codes et toutes les lois imaginables. Aussi est-ce bien parce que le maintien et la conservation des privilèges et monopoles d'une minorité d'exploiteurs au détriment de la masse des producteurs constituent l'essence même de la loi et de l'autorité, que nous n'en voulons plus, que nous nous proclamons anarchistes.

Mais, si votre mauvaise foi ne nous étonne pas, il est toujours bon de la constater et d'affirmer que nous vous croyons capables de toutes les infamies pour empêcher l'avènement de cette ère nouvelle qui sera, que vous le vouliez ou non, l'avenir des sociétés humaines.

Au fond, cette éclatante manifestation de la frousse bourgeoise n'est point faite pour nous déplaire et même, veuillez croire, Messieurs, que vos procédés idiots, bien dignes d'une classe aussi avachie que la votre, constituent une espèce de propagande indirecte en faveur de nos idées sur laquelle nous n'avons sans doute pas compté, mais dont il nous est impossible de ne pas admirer l'efficacité. Nous aurions donc mauvaise grâce à nous plaindre démesurément. Toutefois, jusqu'où pensez-vous aller dans la voie des persécutions et qu'en attendez-vous ? Etouffer l'anarchie ? Vous seriez, ma foi, assez ingénus pour le croire. Et pourtant, l'histoire, que vous connaissez très bien, devrait vous avoir appris que ce n'est qu'avec des idées que l'on combat les idées, et que, sur ce terrain-là, la persécution est complètement impuissante. Aussi si vous n'avez que la guillotine ou le bagne à opposer à une croyance qui, de jour en jour, s'affirme davantage et avec succès, la lutte ne sera pas de longue haleine, et vous serez bientôt sur les dents.

Fabriquez autant de lois qu'il vous plaira pour punir sévèrement ceux qui excitent à la violence contre l'autorité ; vous n'empêcherez jamais les hommes de se concerter entre eux ; et, d'ailleurs, point n'est besoin d'excitation aucune à la violence, car la seule exposition des turpitudes et crimes de votre classe suffira pour déchaîner la tempête. Il faudrait donc vous opposer à la libre manifestation de la pensée humaine ; mais, malheureusement pour vous, les fleuves ne remontent pas leur cours, et les âges qui furent sont bien passés. Et puis, le voudriez-vous, que vous n'en auriez pas la force. L'avenir n'appartient qu'aux âmes éprises d'idéal. Or, une race de boursiers qui n'eût jamais

d'autre idéal que le veau d'or, ni d'autre culte que celui de soi-même, ne saurait avoir, au sein du XX^e siècle, la vigueur nécessaire pour opposer une digue à l'envahissement croissant d'une pensée noble, généreuse et surtout pratique, quoique vous puissiez en dire.

Ab, non ! Tout est bien fini, et toutes vos mesures et demi-mesures enfantées par la peur ne sont que les soubresauts d'une classe qui agonise. Votre heure dernière est proche : vous allez disparaître. La lumière pénètre de plus en plus au sein de ces masses si longtemps trompées et dont vous avez faussé l'esprit par une éducation jésuitique quidevait en faire vos esclaves. Que de mensonges ! que de préjugés ! que d'hypocrisies ! Mais elles commencent à voir clair, maintenant, ces masses que vous méprisez tant et dont les souffrances font votre opulence. Elles ne sont plus disposées à se laisser leurrer et exploiter ; elles comprennent que leurs affaires ne seront bien faites que du jour où elles-mêmes les prendront en main, que du jour où elles ne confieront plus à d'autres le soin d'agir et de penser pour elles. Elles se préparent à vous livrer ce combat suprême qui, avec la victoire, leur donnera enfin la vraie liberté, source de la fraternité. Elles seront bientôt prêtes pour cette lutte, dont la misère donnera le signal.

La tombe disparaissait sous un monceau de fleurs fraîchement cueillies... Tout autour, des milliers de petits bouquets d'immortelles rouges jonchaient le sol, formant un épais tapis qu'il fallait franchir pour approcher de l'endroit où reposent les restes de celui que la guillotine bête venait de trancher la tête... A chaque instant de nouveaux visiteurs arrivaient, chargés de couronnes et de bouquets symboliques qui allaient grandir la pyramide que de brûlants souvenirs d'amitié et les sentiments d'admiration profonde de la foule émue des souffrants venait d'élever à la mémoire de l'un des siens, tombé dans la lutte implacable des opprimés contre les oppresseurs.

Puis, le soir venu, lentement, la foule s'écoula, jetant un dernier regard, un dernier adieu, vers le monticule écarlate que le soleil au déclin baignait de ses longs rayons mourants...

Alors, la nuit tombée, dans le silence du cimetière devenu désert, de ombres noires sortant de derrière les tombes où elles étaient cachées, se rubent, lâches chacals d'une police immonde, à l'assaut de la sépulture du mort, brisant, saccageant tout, furie hideuse de haines et de basses vengeances déchaînées au-dessus du vaincu d'hier... Cet acte d'ignoble vandalisme commis, toute cette bande de brutes s'en fut recevoir les félicitations de son digne chef, le greffier Lépine, chef de police, qui l'avait commandé.

C'est cela que les journaux bourgeois, — *l'Est Républicain*, — appellent mettre un terme aux SAUVAGES DEMONSTRATIONS des travailleurs de Paris !

Tas d'infâmes canailles, va !

AVIS

Aux Corporations et Associations Ouvrières

Nous avisons les corporations et associations ouvrières de la capitale et des provinces, que nos colonnes leur sont ouvertes pour tout ce qui concerne la discussion des questions sociales et ce qui a trait à la défense de leurs intérêts.

Nous les invitons également à nous envoyer les convocations de leurs réunions pour qu'elles puissent être insérées.

A MON FRERE

LE PAYSAN

PAR ELISÉE RECLUS

« Est-il vrai, » m'as-tu demandé, « est-il vrai que tes camarades, les ouvriers des villes, pensent à me prendre la terre, cette douce terre que j'aime et qui me donne des épis, bien avarement, il est vrai, mais qui me les donne pourtant ? Elle a nourri mon père et le père de mon père ; et mes enfants n'y trouveront-ils pas un peu de pain ? Est-ce vrai que tu veux me prendre la terre ? »

« Non, mon frère, ce n'est pas vrai. Puisque tu aimes le sol et que tu le cultives, c'est bien à toi qu'en appartiennent les moissons. C'est toi qui fais naître le pain, nul n'a le droit d'en manger avant toi, avant la femme qui s'est associée à ton sort, avant l'enfant qui est né de votre union. Garde tes sillons en toute tranquillité, garde ta bêche et ta charrue pour retourner la terre durcie, garde la semence pour féconder le sol. Rien n'est plus sacré que ton labour, et mille fois maudit celui qui voudrait t'enlever le sol devenu nourricier par tes efforts ! »

Mais ce que je dis à toi, je ne le dis pas à d'autres qui se prétendent cultivateurs et qui ne le sont pas. Quels sont-ils ces soi-disant travailleurs, ces engraisseurs du sol ? L'un est né grand seigneur. Quand on l'a placé dans son berceau, tout enveloppé de laines fines et de soies douces à toucher et à voir, le prêtre, le magistrat, le notaire et d'autres personnages sont venus saluer le nouveau-né comme un futur maître de la terre. Des courtisans, hommes et femmes, accourent de toutes parts pour lui apporter des présents, des étoffes brochées d'argent et des hochets d'or, et pendant qu'on le comble de cadeaux, des scribes enregistrent en de grands livres que le *poupon* possède ici des sources et là des rivières, plus loin des bois, des champs et des prairies, puis ailleurs des jardins et encore d'autres champs, d'autres bois, d'autres pâturages. Il en a dans la montagne, il en a dans la plaine ; même sous la terre il est aussi maître de grands domaines où des hommes travaillent, par centaines ou par milliers. Quand il sera devenu grand, peut-être, un jour, ira-t-il visiter ce dont il hérita au sortir du ventre

maternel, peut-être ne se donnera-t-il pas même la peine de voir toutes ces choses ; mais il en fera recueillir et vendre les produits. De tous côtés, par routes et par chemins de fer, par barques de rivières et par navires sur l'océan, on lui a portera de grands sacs d'argent, revenu de toutes ses campagnes. Eh bien ! quand nous aurons la force, laisserons-nous tous ces produits du labour humain, les laisserons-nous dans les coffres-forts de l'héritier ? Aurons-nous le respect de cette propriété ? Non, mes amis, nous prendrons tout cela. Nous déchirerons ces papiers et plans, nous briserons les portes de ces châteaux, nous saisirons ces domaines. « Travail, jeune homme, lui dirons-nous, travaille si tu veux manger. Rien de toutes ces richesses n'est plus à toi. »

Et cet autre seigneur né pauvre, sans parchemins, que nul flatteur ne vint admirer dans la cabane ou la mansarde paternelle, mais qui eut la chance de s'enrichir par son travail probe ou improbe ? Il n'avait pas une motte de terre où il pût reposer sa tête, mais il a su, par des spéculations ou ses économies, par les faveurs des maîtres ou du sort, acquérir d'immenses étendues qu'il encloît, maintenant, de murs et de barrières : il récolte où il n'a point semé, il mange et grappe le pain qu'un autre a gagné par son travail. Respecterions-nous cette deuxième propriété, celle de l'enrichi qui ne travaille point sa terre, mais qui la fait labourer par des mains esclaves et qui lui a dit sienne ? Non, cette deuxième propriété nous ne la respecterons pas plus que la première. Ici encore, quand nous en aurons la force, nous viendrons mettre la main sur ces domaines et dire à celui qui s'en croit le maître : « En arrière, parvenu ! Puisque tu as su travailler, continue ! Tu auras le pain que te donnera ton labour, mais la terre que d'autres cultivent, n'est plus à toi. Tu n'es plus le maître du pain ! »

Ainsi nous prendrons la terre, oui, nous la prendrons, mais à ceux qui la détiennent sans la travailler, pour la rendre à ceux qui la travaillent. Toutefois, ce n'est point pour leur permettre d'exploiter à leur tour d'autres malheureux. La mesure de la terre à laquelle l'individu, le groupe familial ou la communauté d'amis a naturellement droit, est la mesure embrassée par le travail individuel ou collectif. Dès qu'un morceau de terre dépasse l'étendue de ce qu'ils peuvent cultiver, ils auraient tort de revendiquer ce lambeau ; l'usage appartient à un autre travailleur. La limite se trace diversement entre les cultures diverses des individus ou des groupes, suivant la mise en état de production. Ce que tu cultives, mon frère, est à toi, et nous t'aiderons à le garder par tous les moyens en notre pouvoir ; mais ce que tu ne cultives pas est à un autre compagnon. Fais-lui place. Lui aussi saura féconder la terre.

Mais si l'un et l'autre vous avez droit à votre part de terre, voulez-vous rester isolés ? Seul, tout seul, le petit paysan, propriétaire ou métayer, est trop faible pour lutter à la fois contre la nature avare et contre l'oppresser méchant. S'il réussit à vivre, c'est par un prodige de volonté. Il faut qu'il s'accorde à tous les caprices du temps et se soumet-

tre en mille occasions à la torture volontaire. Qu'il gèle, que le soleil brûle, qu'il pleuve ou qu'il vente, il est toujours à l'œuvre; que l'inondation noie ses récoltes, que la chaleur les calcine, il moissonne tristement ce qui reste et qui ne suffira point à le nourrir.

(A suivre).

Je vois avec indignation que la censure dramatique va être rétablie et la liberté de la presse abolie!

Oui, cette loi passera, car les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur but, c'est l'intérêt; leur penchant, la bassesse; leur honneur, un orgueil stupide; leur âme, un tas de boue; mais, un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la 3^e Révolution, gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang!

G. Flaubert.

(183...—Correspondance).

Alliance fragile

Ah diable! oui, elle est fragile, cette satanée Alliance, tant vantée, si chantée, en prose et en vers, dans toutes les langues connues et inconnues, en volapük et en guarany! on nous a pourtant assuré de sa solidité. Hommes d'Etat, Grands Maîtres d'Universités, Présidents, Sénateurs, Députés, Préfets de Police, Magistrats assis, debout et à cheval, Roussins et Gardes-Champêtres, Journalistes des grands et des petits Journaux, Prosateurs, Poètes, Cabotins de l'Opéra et de la Comédie, tous les Diplomates de la carrière et d'à-côté, tout le Gratin, enfin, nous ont assuré que cette Alliance était bâtie à chaux et à sable, qu'elle était solide comme le Pont-Neuf avant son affaissement, que rien ne pouvait l'entamer ni la détruire, et, tout à coup, un simple toutou, un vulgaire roquet, lève la patte, pisse dessus, et le Monument qui devait résister à toutes les tourmentes, se fendille de toutes parts et menace ruine. On conviendra que c'est un peu raide et qu'après l'affirmation de gens si distingués, si huppés, nous avions le droit à croire à un peu plus de résistance. Nous en avions d'autant plus le droit qu'en sus des discours, des te-deums, des cavalcades — toutes choses peu résistantes par elles-mêmes — le Monument avait reçu un mortier autrement positif en forme de volailles, gibiers, primeurs, gâché avec les grands crus de Bourgogne et de Bordeaux additionnés des mousseux et pétillants produits de la Champagne.

Ah ça! me demanderont les camarades lecteurs, de quoi veux-tu parler, de quelle Alliance est-il question?

Je vais vous le dire, camarades, mais avant fermez les portes, et approchez-vous pour que nul Italien, Allemand ou Autrichien ne puisse l'entendre, car je vous le dis en vérité, il s'agit d'une chose grosse d'importance, sacrée par

elle-même, une chose dont il ne faut parler qu'en se signant et ployant le genoux, une chose qui doit être aussi respectée que le Saint-Pépi et la Virginité de la mère Joseph après ses six ou sept accouchements, dont chacun, m'a dit mon arrière-grand-mère, qui s'y connaissait, la rendait encore plus vierge.

Accouche donc, vieux raseur!

Oui, mes petits frangins, je vais vous le dire, mais promettez-moi d'en garder le secret, car nos Alliés pourraient encore trouver là de quoi se formaliser. Eh bien! il s'agit de l'Alliance Franco-Russe.

!!!!

Oui bien, mes amours, c'est de cela qu'il s'agit. Il paraît que les Russes ne sont pas contents de nous, qu'ils nous boudent; il paraît même — ce sont les gazettes qui le disent, donc c'est vrai — il paraîtrait même, dis-je, que leur sympathie se refroidit.

!!!! ????

Dame, je ne sais pas trop, moi; il paraît qu'il y a plusieurs raisons.

!!!!

Il y a d'abord celle-ci, que les ceusses qui font le ménage de la mère Russie, ont obtenu de notre belle France les picailions dont ils avaient besoin pour acheter quelques instruments de cuisine guerrière, tels que canons, fusils et autres objets indispensables pour faire sauter proprement le Lapin populaire en cas de gestes incivils de sa part.

!!!!

Ensuite, il paraît que le cuisinier en chef de la maison Romanof — saluez! — qui n'est autre que le grand Alexandre — re-saluez! — le père affectueux de ses bons petits sujets, à qui il distribue généreusement et impérialement cravates de chanvre, emplois dans les mines de Sibérie et une foule de douceurs qui font venir l'eau à la bouche et le dernier soupir aux lèvres, s'est formalisé du pot-au-feu renversé que ce brigand de Vaillant — mettez vos chapeaux! — a servi aux nobles et désintéressés députés — découvrez-vous! — français.

!!!!

Ah! mes doux amis! cette dernière raison est la plus terrible. Car ici, l'amour propre s'en mêle, et du diable si l'on sait où ça va s'arrêter. Donc, le Gouvernement français, souteneur reconnu, — inclinez-vous, mécréants, et ne voyez aucune allusion dans cette phrase — souteneur... mais je me répète... de l'agriculture française, qui ne peut être soutenue qu'en aplatisant l'industrie, a collé un droit sur l'entrée des blés étrangers, ce qui, entre parenthèse, est le vrai moyen d'avoir le pain à bon marché. Il faut croire que cet impôt, prélevé sur les ventres vides, a révolté Alexandre — couchez-vous! — le grand ou le 3. Oui, il nous aime, cet homme, le petit-père, comme on l'appelle là-bas, il veut nous envoyer du blé; il demande bien quelque chose en retour, mais ça ne fait rien; or, ce droit, que l'on ne peut, paraît-il, pas appliquer à Umberto, à Joseph ou à Guillaume, sans le faire avaler à Alexandre, c'est ce qui le chiffonne et le rend boudeur. Il n'est pas content et il l'a fait savoir; vous devez avoir lu ça dans les journaux sérieux sous le titre de: « La

grande fureur d'Alexandre contre Marianne, ou une Alliance qui se décolle. »

Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le, et vous verrez comment une Alliance, pour la conclusion de laquelle les gouvernements de deux grands pays avaient mangé le veau, le bœuf et la volaille gras à point, en abandonnant la vache enragée à leurs sujets, but le Bourgogne et sablé le Champagne — l'eau de la Seine étant à l'usage exclusif du peuple — vous verrez, dis-je, comment cette Alliance bénie, qui devait faire la nique à tous les boulets triplichiens, menace de s'écrouler parce qu'on y a jeté un boisseau de blé dessus!

M. OUIK.

Communications et Correspondance

La Société cosmopolite de Résistance et placement des ouvriers boulangers, demande un cobrador — à quelque nationalité qu'il appartienne — pour effectuer les recouvrements des cotisations des sociétaires. Il est indispensable qu'il soit boulanger lui-même et possède de nombreuses relations parmi les mitrons. Il lui sera abandonné le 15 pour cent de toutes les recettes qu'il fera ainsi que de celles qui entreront à la trésorerie. Une caution en argent est nécessaire ou, à son défaut, la garantie d'un fiador.

PETITE CORRESPONDANCE

Compagnon Mog..., à Montevideo. — Le camarade Mattei accuse réception d'une piastre et demi monnaie orientale correspondant à 5.25 \$ argentine pour expédier à la veuve de Paulino Pallas quand on pourra connaître l'adresse.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

L. C., 1.00 — A. S., 2.00 — Liste N° 80 de F., 3.60 — B., 0.50 — C., 2.00 — L. J., 1.00 — E. M., 0.50 — P. 1.00. — Total: 11.60 \$.

Total à ce jour: 85.60 \$.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitution et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.